

Nous ferez-vous bientôt signe, mon cher Jules Supervielle, de vous suivre à pas de loup, dans votre univers enchanté ? À quel point votre poésie nous manque, il n'est, pour le bien sentir, que de relire *Les Poèmes de la France malheureuse* ou *Les Amis inconnus*. Depuis votre départ, il est né bien des poètes en France : tous les arbres de notre pays se sont peuplés d'oiseaux. Certes, leur chant est beau, vous serez heureux de l'entendre : et peut-être l'entendez-vous, une branche de l'Arbre enjambe la mer comme un mur, la voici qui vers vous se penche. Mais ces poètes ne connaissent plus le silence. Tous, ils disent des choses utiles, ou profondes : utiles, les uns, qui voient dans le poète un Définitiveur de la Cité, et parlent de leur « rôle social » avec des mines importantes ; profondes, les autres, qui se plaisent aux abîmes, et s'assurent un peu trop volontiers qu'ils sont dépositaires de ce que l'homme a de plus sacré. Il en est bien qui s'essaient au silence, leurs poèmes brillent par endroits des éclats d'un silence brisé. Ceux-là ne savent pas que le silence est partout, qu'il est non point la paillette de l'instant, mais ce réseau des rapports fragiles distinguant toutes choses pour les relier dans l'harmonie.

Vous étiez à le savoir, l'un des rares, peut-être le seul de votre temps. Ces poèmes de vous qui nous manquent, où le réel est si familier du mystère que tout notre monde d'apparences y est sans cesse remis en question, nous avons hâte d'y retrouver l'une de ces dimensions de notre solitude. Vous nous avez donné le sens, dirai-je de l'hostilité ? non, de l'étrangeté des choses, et des signes, gauches un peu, qu'elles font à notre destin. Ou plutôt, n'est-ce pas nous qui sommes gauches à les comprendre ? Nous avons tellement, et si peu, l'habitude des choses... Elles sont là, que nous croyons faites à notre mesure : la lampe, le fauteuil, la porte, tous ces « objets » d'un usage courant. Point si apprivoisées toutefois qu'elles ne se reprennent à vivre, à notre insu, au centre même de notre vie. Et c'est alors notre belle sécurité qui s'en va, quand leur cœur se met à battre plus fort que notre propre cœur. Un monde toujours menacé de l'irruption de mille autres mondes, avec lesquels il faut composer, dont il faut respecter la loi, car elle commande à la gravitation du nôtre. Il y a grande douleur en cet équilibre, mais pudique et dominée. À force de modeste patience, s'use même la fatalité. J'admire que le malheur de la France n'ait point altéré votre voix : la plainte qu'il tire de vous vient des plus sourdes fibres de l'être, mais elle est d'un homme qui sait que sa catastrophe n'est que désordre d'un

temps, et que l'esprit poursuit avec lenteur, par-dessous la souffrance aiguë, la cicatrisation des blessures, et la force du nouvel amour. Il est dans la vie personnelle de ces déchirures atroces qu'il est vain d'agrandir encore par des cris. Pleurer alors, très simplement et sans honte, est une manière de grâce, qui sauve cela même que l'on croyait perdu. Vos poèmes silencieux de la France malheureuse, je sens les larmes qui les étouffent, des larmes de vieil homme qui a beaucoup de mémoire derrière lui, et qui souffre dans toutes ces choses, jusqu'aux plus quotidiennes, qu'il nommait siennes parce qu'elles étaient la France, et qui sont tout d'un coup ruinées. Comme un qui ne retrouvera plus sa maison ni sa raison d'être, et se sent trop vieux un moment pour tisser de nouveau sa patrie. Mais il sait bien que tout recommence, et qu'on lui donne un peu de ciel, un fleuve et le nom de Paris, il refera cette présence tremblante et sacrée, ce « grand miroir poli en forme d'hexagone ». Non plus la présence d'hier : une autre, mieux aimée parce qu'une fois perdue, et toujours en danger qu'il la perde.

Peut-être le fond de tout poète est-il une tristesse infinie. C'est elle qui donne à notre impermanence ce pathétique sans lequel rien de permanent ne serait créé. Nul autre que vous ne l'a

mieux senti, mon cher Jules Supervielle. Ceux qui déclament, qui légifèrent, qui définissent à grands traits le peuple et la patrie, sans doute sont-ils nécessaires, mais combien plus celui chez qui *la peur est entrée comme une écharde*, et qui écoute à chaque instant le souffle bien-aimé ; celui qui reconnaît son pays à un arbre, à la couleur d'un matin, et qui sait que le regard de son peuple est une eau limpide qu'il suffit de rien pour troubler : celui-là, qui est vous, nous enseigne une nostalgie que rien n'apaise, si ce n'est une vigilance toujours tendue devant ce bien précieux et commun dont nous connaissons maintenant qu'il périrait de nous échapper.